

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 2 JUILLET 1898

## SOMMAIRE

TEXTE.—Zig-zag, par Rodolphe le Fort.—La Saint-Jean-Baptiste au fort qu'Appelle T.-N.-O., par A.-H. Trémaudan.—Poésie : L'heure de l'Ave Maria, par Edmond Ladouceur.—Nouvelle : La messe d'un revenant, par Louis Fréchette.—Fugue dans le pays bleu, par Fauvette.—La garde Montcalm, par De Bailleul.—Poésie : Aurore, par J. Archambault.—La dernière fleur de mai, par A. Beaulieu.—Petite poste en famille.—Retour de l'été, par J.-L. Vachon.—Poésie : L'amour du vieux drapeau, par V. Lafleur.—Notre page musicale.—La mode.—Poésie : Un héros en paroles, par F. Bataille.—Primes du mois de mai.—Parc Sohmer.—Jeux et amusements.—Feuilleton.—Propos fantaisistes.—Choses et autres.—Les échecs.

GRAVURES.—Le cinquantenaire du collège Ste-Marie des RR. PP. Jésuites à Montréal : Portraits de tous les recteurs du collège des Jésuites ; Portraits de quelques-uns des organisateurs des fêtes et présidents des comités ; Première église des Jésuites à Montréal (1742) ; Intérieur du Gesù, rue Bleury ; Les deux premiers collèges.—La guerre hispano-américaine : Le camp de Tampa (8 gravures.—La Fête Dieu à St-Henri : Le reposoir.—Devinette.—Gravure du feuilleton.

## PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



C'est chose vraiment remarquable, que la fidélité de tout Canadien-français à saint Jean-Baptiste, l'auguste Patron du Canada.

N'importe en quel pays se trouvent quelques-uns de nos compatriotes, ils fêteront la Saint-Jean-Baptiste.

Je lisais des pages émues, écrites en 1868, à Rome, par M. le commandeur G.-A. Drolet, notre aimable compagnon d'armes ; pages qu'il a réunies, dont il a fait un superbe volume intitulé : *Zouaviana*, et dont la réimpression va être terminée.

Il faudrait lire, en ce livre, le récit de la fête de Saint-Jean-Baptiste, le 24 juin 1868, à deux mille lieues du Canada ! C'est vibrant de patriotisme, cela fait aimer le pays que de tels cœurs aiment tant ; cela fait aimer aussi ces cœurs si débordant d'amour de la Patrie !

Du fond des territoires du Nord-Ouest, nous arrive un récit que la rédaction du MONDE ILLUSTRÉ a décidé

de faire paraître en ce numéro. L'auteur, né près de Montréal, a gardé là-bas la finesse d'expression qui distingue nos bons écrivains, comme il a conservé là-bas, intact et presque plus vivace, le doux amour du Canada-français, de la Patrie bénie, à laquelle chacun redit avec son âme, avec son cœur :

*O Canada, mon pays, mes amours !...*

Que nous sommes heureux, quand nous pouvons faire ressortir les brillantes qualités de quelque compatriote !—En lisant le récit de notre aimable correspondant de Montmartre (Assa), nom vraiment prédestiné, tous nos lecteurs sentiront leurs fibres les plus intimes tressaillir au souffle vibrant du pur patriotisme : ce sera douce joie de part et d'autre, que cet écho renvoyé sans fin, pleins de suaves fraîcheurs d'amour, des penchants des Laurentides aux flancs sourcilleux des Montagnes Rocheuses !

Je ne puis résister au plaisir de vous transcrire ici une page qui m'a fait du bien, et qui, j'en suis persuadé, vous en fera aussi :

On pourrait croire que les habitants de ce triste pays (le Labrador) se trouvent bien malheureux de vivre dans une région si désolée. Mais il n'en est rien. La Providence a mis au cœur de l'homme l'amour du sol natal, et chacun préfère son pays à toutes les autres contrées de la terre. Il y a quelque part, au Labrador, un célibataire riche de vingt à vingt-cinq mille piastres, et qui vit seul dans une jolie maison.

—Pourquoi, lui dit un jour le missionnaire, pourquoi n'allez-vous pas résider par exemple dans les environs de Québec ?

—J'ai déjà passé un hiver à Québec. Jamais de ma vie je n'ai éprouvé tant d'ennui. Il me semblait que je ne verrais jamais arriver enfin l'époque de la navigation, pour m'en revenir au Labrador. Tenez ! mon Père, je suis né et j'ai vécu ici : *j'y suis heureux !*

Si l'on répond à cet exemple qu'il est facile aux gens riches d'être bien partout, je prierai qu'on lise, et on ne le fera pas sans être ému jusqu'aux larmes, le touchant récit qu'a publié M. Gregory (*En racontant*, pages 15 et suivantes), d'une visite qu'il fit, en l'automne de 1868, à la famille Jones, résidant à la Baie de Brador. La misère de cette famille était extrême, et l'hiver qu'elle allait passer s'annonçait sous les couleurs les plus inquiétantes. Que répond le père Jones à M. Gregory, qui lui offre de le transporter avec sa famille dans un endroit du pays où il se créera facilement une position convenable ?

—Je ne puis encore me décider à abandonner ce lieu où je suis né !

Il faut sans doute bénir le Créateur de cet attachement qu'il inspire aux hommes pour l'endroit où s'est écoulée la première période de leur existence. S'il en était autrement, nous verrions tout le genre humain s'entasser sur une étroite bande du globe terrestre, où la vie est la plus agréable et la plus facile ; et les conditions économiques qui s'ensuivraient seraient assurément fort curieuses.

Voilà, certes, une belle description du Canadien : qu'il soit d'un côté ou de l'autre du beau Saint-Laurent ; qu'il soit né en Acadie ou en Québec, il aime le sol natal. S'il le quitte, forcé par certaines circonstances, il y revient, mourir où il est né.

Tout notre épiscopat si distingué ; tout notre clergé si dévoué ; tous nos Ordres religieux si remarquables, enseignent l'amour du sol natal, le font pénétrer dans le sang de chacun dès sa naissance, oserai-je dire, et j'ose l'affirmer, dès son baptême.

L'Ordre le plus savant, le plus patriotique, est sans contredit celui des Jésuites : aussi, leur patriotisme, pur de tout alliage, sublime dans son désintéressement, leur valut-il leur expulsion du Canada, ce Canada fait par eux en particulier comme la ruche est faite par les abeilles—suivant la jolie comparaison de Taine si je me souviens bien, pour la France faite par les évêques.

Ces excellents Pères, ayant pu rentrer au Canada, fondèrent en 1848 leur collège Sainte-Marie, d'où sont sorties depuis lors tant de célébrités Canadiennes.

Si la Compagnie de Jésus est comme une épée dont la garde est à Rome, la pointe partout, de quelle pureté doit être leur enseignement philosophique et religieux, combien profond doit être l'amour de la Patrie qu'ils inculquent aux jeunes intelligences confiées à leurs soins !

Les avoir vus à l'œuvre, cela suffit : on est forcé de les vénérer, de les aimer. Et, si paradoxal que cela paraisse, là est la raison de la haine qui les poursuit depuis la fondation de leur Ordre.

Cette haine est logique ; elle constitue leur plus brillante couronne.

Qui les hait ?

Précisément les contempteurs de tout ce qui est beau, noble, élevé ; par-dessus tout, les destructeurs de tout ordre social, de toute justice. Je le répète, cette haine est logique.

Voilà pourquoi il y a, de temps à autre, de ces sublimes explosions de sentiment populaire fait d'amour, de respect, de gratitude. Voilà pourquoi, en ces jours de jubilé de cinquante ans de l'établissement de leur collège Sainte-Marie, le peuple canadien a défilé devant ces éducateurs sans pareils pour la science et le dévouement, et les a acclamés. Voilà pourquoi les anciens élèves sont accourus se serrer autour de leurs Pères, se réchauffer à leurs cœurs de Pères, leur dire leur affection filiale, venant, pour cela, de tous les points du Canada... est-ce assez ? de tous les points des États-Unis... cela suffit-il ? Non : ils sont accourus du fond des Amériques, et du Nord et du Sud.

Nous voulons nous joindre, nous qui n'avons que notre amour pour eux, à l'amour de ceux qui leur doivent ce qu'ils sont. Nos lecteurs nous permettront de leur donner quelques notes historiques sur ce beau Collège Sainte-Marie où tout, en ces jours bénis, respire joie, paix et bonheur.

Le P. Martin fut le créateur, l'architecte, de Sainte-Marie, et le souvenir de ses vertus, de sa haute compétence administrative, de ses talents comme organisateur y est resté si vivant et si profond, qu'il semble encore conduire cette maison désignée par la voix populaire sous le nom de *Collège du P. Martin*.

Né à Auray, en 1804, non loin du sanctuaire vénéré de Sainte-Anne, le P. Félix Martin fut placé par ses supérieurs dans l'enseignement et occupa comme professeur, tant en France, en Espagne, en Suisse qu'en Belgique, dans le collège bien connu de Brugges, des positions diverses. Il était donc, lorsqu'il fut envoyé au Canada, au courant de toutes les questions scolaires.

C'était à lui, qu'en 1845, s'adressait Mgr Bourget pour établir le collège que ce grand évêque tenait à confier aux Pères Jésuites.

A l'origine tout semblait aisé. Un donateur généreux céda le vaste terrain où s'éleva aujourd'hui le collège Sainte-Marie. De nombreux souscripteurs s'inscrivirent pour de fortes sommes. Tout marchait à souhait, quand, en quelques jours, une crise commerciale aggravée par une panique financière, vint suspendre toutes les bonnes volontés, accumuler ruines sur ruines, et changer en obligations onéreuses ce que l'on considérait comme une libéralité.

On était en 1846 : Mgr Bourget n'hésita pas à faire un nouvel appel à la charité des fidèles. Des événements imprévus, empêchèrent d'entendre la voix du vénérable évêque. Et cependant le P. Martin put ouvrir ses premières classes, le 20 septembre 1848, dans cette petite maison située au coin des rues Saint-Alexandre et Dorchester, qui doit à cette circonstance une notoriété particulière.

Cette installation n'était que provisoire, provisoire qui cependant dura quelques années. Ces années pesèrent lourdement sur le P. Martin, car il lui fallait organiser en même temps les cours de la nouvelle institution, ceux du noviciat, diriger la construction de tous les bâtiments, être préfet des études, supérieur des novices, et architecte ; quitter le livre de classe ou de théologie pour le compas et l'épave.

Le P. Félix Martin fut à la hauteur de sa tâche, et les travaux marchèrent assez rapidement. Le 31 juillet 1852, jour de la fête de saint Ignace, Mgr Bourget bénissait avec une grande solennité le collège Sainte-Marie. Ce fut un beau jour pour le P. Martin ; ce fut surtout pour le développement des hautes études au Canada une date mémorable, car elle marquait le commencement d'une maison dont, en 1875 l'hon. M. Chauveau, dans son remarquable *Rapport sur l'instruction publique*, signalait en ces termes la valeur enseignante : " Les Jésuites sont revenus, et ils ont à Montréal, un collège qui rappelle la splendeur de leur ancien collège de Québec." On ne pouvait avec plus de délicatesse faire un plus bel éloge.

Sous la direction ferme et vigilante du P. Martin, le collège Sainte-Marie prit, en peu de temps, un essor rapide : il est de toute justice de signaler ici le concours qu'il rencontra dans la libéralité de certains donateurs dont l'un d'eux doit être nominativement désigné, M. Olivier Berthelet, qui, après avoir déjà tant contribué avec Mgr Vinet à l'érection du noviciat au Sault-au-Récollet, fit don aux Pères Jésuites, d'un